

ALEXANDRA
CIOCÂRLIE

La déchéance de l'épopée

« *La critique, mêlée aux choses amusantes, facilite la compréhension et engendre le plaisir.* »

Alexandra Ciocârlie

Chercheuse principale à l'Institut d'Histoire et de Théorie littéraire G. Călinescu de Bucarest. Auteur, entre autres, du vol. **Cartagina în literatura latină** (Carthages dans la littérature latine) (2010).

DANS SA *Poétique* 1449 a – Aristote partage la poésie en « sérieuse » et « comique », suivant le caractère des auteurs : les esprits sérieux ont tendance à imiter les exploits, les hauts faits et gestes des gens de qualité, les esprits communs prenant pour cible les rustres. Pour les deux catégories, le modèle illustre serait le même : Homère, l'artiste total, « grand poète dans le genre sérieux » si l'on parle de l'*Iliade* et de l'*Odysée* et, aussi, le premier à avoir ouvert une fenêtre sur ce qui allait être la comédie. Le philosophe attribue donc à Homère la paternité des deux épopées mais aussi celle du poème amusant *Margites* qui a pour héros un imbécile infatué, qui est tout le contraire de l'astucieux Ulysse. Les commentaires ultérieurs vont situer cette œuvre écrite en un mélange d'hexamètres hauts et de iambes satiriques au VI^e siècle av. J.-C., bien après Homère.

Dans l'épître-dédicace qui ouvre la *Tziganiade*, Ion Budai-Deleanu invoque la double hypostase d'Homère : précurseur de l'épopée et du poème comique. Reprenant une tradition déjà vieille, le Roumain pense que l'auteur

de l'*Illiade* a créé aussi l'œuvre parodique *Batrachomyomachia*. Attribuée dans le Lexicon Souda à Pigres d'Halicarnasse, frère d'Artémisia, épouse de Mausolus (V^e siècle av. J.-C.) et placée par certains exégètes dans l'Alexandrie du I^{er} siècle av. J.-C., l'œuvre en question est une parodie homérique. Réplique aux aventures légendaires qui animèrent les dix années de la guerre de Troie, elle relate l'affrontement qui opposa, en l'espace d'un jour, souris et grenouilles sur le modèle des géants. Le conflit est allumé par le courroux des souris qu'enflamme une vive colère – pareille à celle qui s'était emparée naguère d'Achille : ils souhaitent venger la mort accidentelle de leur prince qui avait rendu visite au prince des grenouilles. L'affrontement entre ces deux espèces qui ne brillent guère par leurs vertus belliqueuses est le reflet dérisoire d'épisodes épiques consacrés, depuis la revue des troupes nanties d'armes de fantaisie jusqu'au défi au combat ou le conseil militaire. La rencontre entre Physignathos et Psiharpax copie les règles de celle où Diomède fait la connaissance de Glaucos (*Illiade*, VI, 119-236), les pleurnicheries de Troxartes rappellent les gémissements de Priam qui pleure ses fils bien-aimés (*Illiade*, XXIV, 246-258), les corps à corps reproduisent les empoignades d'*Illiade*, IV, 517 sq. Le conseil des dieux pourtant connaît une issue différente de celui de l'épopée homérique : Athéna refuse de prendre parti pour les souris qui avaient rongé sa tunique de déesse dont le tissu arachnéen avait été obtenu au prix d'un labeur épuisant sans se ranger non plus du côté des grenouilles qui, par leurs coassements assourdissants, l'avaient empêchée de fermer les yeux ne serait-ce qu'une minute lorsqu'elle était rentrée d'une bataille particulièrement éprouvante. La déesse de la sagesse tente de persuader ses célestes collègues de ne plus se mêler des combats pour éviter de se retrouver eux-mêmes blessés par un javelot ou un glaive ; l'argument fait allusion aux blessures infligées à Aphrodite ou à Arès par Diomède dans l'*Illiade*, X, 336 respectivement 858. Les personnages-animaux dont les noms sont calqués sur les épithètes des guerriers homériques sont en fait des anti-héros et leurs gestes tournent en ridicule la gravité des actions entreprises par les protagonistes de l'épopée. Budai-Deleanu, pour qui Homère est l'auteur de l'*Illiade* mais aussi d'une œuvre qui en bouscule les canons choisit un modèle sciemment ambivalent pour sa *Tziganiade*.

Le prologue insiste sur le rôle des plus importants auteurs épiques grecs et latins à avoir imposé la célébrité des héros nationaux. Dans ces pays qui ont cultivé la rhétorique et la poésie, un Homère, un Virgile ont su si bien mettre en valeur les hommes de haute vertu, braves et éclairés de leur race que la postérité regarde avec émerveillement et admiration *leur grandeur d'âme, leur belle intelligence, leur vaillance et leurs autres vertus* sans considérer que *la plus grande partie est à mettre sur le compte de l'écrivain*. Les mérites des poètes de premier rang ont toujours doublé les mérites des braves qu'ils ont chantés si bien qu'il

est légitime de se demander : *où serait-ce [...] Achille, force et rempart des Grecs* si le chantre Homère n'était pas né ? Par contre, la bravoure des gens de qualité nés ailleurs est restée inconnue puisqu'*Homère et Virgile étant absents de leur peuple et de leurs temps l'oubli les a couverts à jamais*. C'est ce que Budai-Deleanu voudrait éviter à Étienne le Grand et à Michel le Brave, ces magnifiques princes des Roumains, encore qu'il ne s'en sente pas le courage et la capacité. Vu que la poésie épique *appelle un poète accompli et une langue bien travaillée*, il se rend compte que ce serait *une présomption* que de chanter des *exploits héroïques* : *je ne me fie point à mes forces, quant aux insuffisances de la langue, elles me découragent tout à fait*. Conscient de manquer des moyens qui lui permettraient d'écrire une épopée, il sent néanmoins *une envie indicible de chanter quelque chose*, ce qui le pousse à concocter *une invention poétique* inédite, un simple *jouet* censé *former et introduire un goût nouveau de poésie roumaine*. Il espère que les plus jeunes que lui, familiers d'un art plus aisé, trouveront à un moment donné le courage de *explorer les broussailles les plus hautes et les plus impénétrables du Parnasse habitées par les muses d'Homère et de Virgile*. Quant à lui, l'auteur de la *Tziganiade* a vainement cherché à se hausser *au sommet de cette montagne où se trouve l'autel des muses* afin d'y apprendre *l'harmonie de leur vers céleste* car il est tout de suite tombé dans une mare dérisoire. En attendant une improbable occasion de s'abreuver *à la fontaine des claires sœurs*, force lui est d'en appeler à la bienveillance des lecteurs pour *une création* que l'on aurait tort de juger à l'aune des œuvres de haute inspiration. Nourri à l'école de l'épopée antique, Budai-Deleanu se considère incapable de suivre le modèle des grands auteurs et engage ses forces dans un genre plus modeste, le poème héroï-comique. Tout en gardant comme idéal la poésie d'Homère et de Virgile, il se rend parfaitement compte qu'il a peu de chances de l'enraciner, au siècle des Lumières, dans le sol autochtone.

Dans l'épître-dédicace adressée à Mitru Perea, Budai-Deleanu, qui signe avec l'anagramme Leonachi Dianeu, explique qu'il préfère écrire *un poemation* où *la critique, mêlée aux choses amusantes, facilite la compréhension et engendre le plaisir*. Ce serait une œuvre drôle du genre de celle que l'on attribue à *Omer le bien connu, ancêtre de tous les poètes* : *La bataille des souris et des grenouilles*. L'auteur roumain est persuadé que le créateur emblématique des épopées classiques a inauguré la tradition du poème comique : *Omer est, sans doute, l'initiateur de cette incomparable splendide poésie qui se trouve dans l'Iliade et l'Odysée mais, aussi, de celle plus modeste, drolatique, qui est la nôtre*. Le poète, qui a avoué son incapacité à suivre Homère sur la voie de la grande épopée, se réclame de cet illustre précurseur lorsqu'il s'agit de créer une parodie épique.

Le nom de *Tziganiada* – nous explique-t-on dans le commentaire de Mitru Perea – est calqué sur celui des épopées antiques : *Omer a intitulé son chant Iliade selon Ilion, la cité de Troie ; Virgile a donné pour titre à son chant Énéide selon Énée, son héros. Et l'auteur de cette histoire des Tziganes l'appelle La Tziganiade*.

Mais l'invocation amusante, nullement solennelle, qui ouvre le poème le range dans la postérité de l'œuvre comique attribuée à Homère : *Muse, qui naguère soufflas à Omir La Vatrachomyomachia / De grâce, chante-moi tout ce que firent les Tziganes*. L'invocation et la note qui l'accompagne sont les seules allusions explicites à la *Batrachomyomachia*. Pourtant, on pourrait voir dans les passages relativement nombreux qui parlent des marécages, ce milieu favori des grenouilles, une allusion à la parodie homérique. Dans le prologue, l'auteur redit son ambition d'avoir voulu atteindre les sommets du Parnasse. Hélas, il avait échoué pitoyablement dans *un marécage*. C'est pourquoi il demande à son lecteur de le juger en fonction de cette circonstance, sans oublier que *l'eau des marécages n'est point aussi claire que l'eau de la fontaine*. Les personnages de la *Tziganiade* hantent souvent les alentours des marécages. Convoqués par le Prince régnant, Vlad l'Empaleur, à combattre les Turcs, les Tziganes *pareils aux grenouilles dans la mare / Dormaient entrelacés, les uns sur les autres* (I, 383-384). Au moment où Saint Spiridon fait le signe de croix, la cour imaginaire dressée par le Diable pour induire les chrétiens dans la tentation disparaît et *Les hôtes dans une mare puante / Se retrouvèrent* (IV, 2475-2476). De retour parmi les siens, Romica raconte avec force détails ses aventures et *comment la cour dans une grande mare / S'était transformée* (V, 3309-3310). Chassés par les saints à coups de prières, encens et reliques, les diables prennent leurs jambes à leur cou et se sauvent *et nombre d'entre eux dans les marécages se cachèrent* (VII, 4514). Lors du repas de noce, Parpangel raconte aux convives comment il se serait rué sur les Turcs si son cheval ne *l'avait précipité au milieu d'une mare* (IX, 5674) et comment, pendant qu'il était évanoui, son âme avait voyagé dans l'enfer aux lacs puants. Incapable de se faire entendre, le nouvel aède aimerait avoir une voix plus sonore que celle des grenouilles pour chanter comme il se doit l'affrontement entre les Tziganes et les Turcs : *Même si j'avais une poitrine d'airain / Et une voix plus forte qu'une grenouille-taureau / Je ne pourrais toujours pas chanter, / Comme elle le mérite, la bataille grandiose / Que le noir peuple livra ici* (VIII, 4867-4871). Pareils à l'auteur qui parle dans le prologue, les héros du poème sont souvent précipités dans la mare, leurs péripéties semblent faire pendant aux dérisoires faits d'armes accomplis par les souris et les grenouilles de la *Batrachomyomachia*, que Budai-Deleanu indique explicitement comme source d'inspiration.

Le nom d'Homère apparaît souvent dans les notes de bas de page qui révèlent les sources du poète et montrent très exactement ce qu'il avait emprunté aux épopées antiques. Elles dévoilent les noms des personnages homériques qui sont imités par les héros dérisoires. La présence du sage Drăghici à la tête d'une des bandes armées des Tziganes attire l'observation *Ici on voit le poète qui imite Omer lorsqu'il parle du vieux Nestor* (note pour I, 511) ; l'apparition de Brândușa, la mère de Parpangel, sorcière qui *transforme les hommes en bétail* (V, 3180) est signalée par Erudition qui fait l'analogie avec la fameuse magicienne homé-

rique (*Brîndușa, telle que la décrit le poète, est une espèce de Circé (Chirchi) que l'on trouve dans l'Odyssée d'Omer, qui avait transformé les compagnons d'Ulysse en cochons et autres bestiaux* – note pour V, 3186) ; Hargău *grande gueule* attire l'attention de ses camarades qu'ils peuvent s'arrêter du moment que les ennemis se sont éparpillés et Éruditien observe : *Pour Hargău je vais rappeler que chez Omer aussi il y avait un certain Stentor dont la voix portait très loin* (note pour VIII, 4938). Les notes de la *Tziganiade* indiquent l'origine homérique de certaines scènes. La présence des saints aux côtés des Valaques qui combattent les Turcs éveille la méfiance de Idiotiseanul qui ne s'explique pas l'omniscience de l'auteur (*comment se peut-il qu'il ait su ce que les saints ont fait et dit au Paradis*), mais elle est tout à fait acceptée par Kyr Onokephalos, persuadé de l'autorité indiscutable du manuscrit trouvé au monastère de Cioara et du parchemin de Zănoaga que l'auteur invoque comme sources de son récit (*de quoi le poète serait-il coupable si c'est ce qu'il a trouvé écrit*). D'autre part, elle est interprétée par Musophilos comme un procédé artistique emprunté à Homère (*Tout cela doit se comprendre comme une manière poétique employée par Omer pour dire comment les dieux ont tenu conseil et sont tombés d'accord pour aider qui les Troyens, tels Mars, Vénère et même Apollon et qui les Hellènes, tels Minerve (Athéna), Neptune (Poséïdon) et Völcan* – note pour IV, 2087). Éruditien note la similitude entre la scène de l'attaque menée par Vlad contre le camp de Turcs (l'incursion de Vlad dans le campement de ceux-ci) et la ruée des Achéens dans le campement des Thraces dans l'*Iliade*, similitude si frappante qu'elle pourrait mettre en doute la vraisemblance de l'épisode ne seraient-ce les chroniques du règne de Vlad l'Empaleur : *Cette attaque ressemble à celle dirigée par Ulysse et Diomède contre le camp des Thraces à Troie. Si je n'avais pas lu moi-même les vraies chroniques qui parlent de cette attaque je serais prêt à penser que le poète l'a empruntée* (note pour VII, 4326). L'autorité d'Homère est invoquée à plusieurs reprises afin de donner une légitimité aux options littéraires de l'auteur. Le commentaire de Mitru Perea concernant la crainte de Satan d'être foudroyé par le prophète Élie mentionne une croyance populaire à laquelle Budai-Deleanu accorderait foi tout comme Homère avait respecté les convictions consacrées par la tradition : *C'est là que puisa notre poète tout cela car en tout il se conforme aux coutumes populaires ainsi que le fit Omer* (note à I, 144). De même, quand il traduit un mot moins usuel employé par le poète, Mitru Perea prend soin de préciser que l'usage des régionalismes est autorisé par Homère lui-même qui puisait dans les ressources expressives de tous les dialectes grecs : *Țărniță, que je sache, est utilisé uniquement par le peuple transylvain et vient du latin țirrus qui veut dire pli ; c'est sûr que le poète l'aura employé pour le rythme sur le modèle d'Homère qui, dans sa poésie, a utilisé des mots provenant de tous les dialectes sans discrimination* (note pour II, 1078). Parfois, le nom d'Homère est cité dans le texte même et non dans les notes de bas de page.

Drăghici est épouvanté en entendant derrière lui un grognement et le poète s'empresse de dévoiler aux lecteurs impatientes la source du bruit : *Je sais que beaucoup d'entre vous / attendent avec impatience que je leur dise / quel fut le voleur ou le brigand qui lâcha ce son-là* (VIII, 4711-4714). Plus tard, l'auteur précise la différence entre sa stratégie narrative et celle d'Homère et autres poètes célèbres : les grands auteurs feraient durer le suspens et repousseraient la révélation de la vérité alors qu'un poète ordinaire s'empressera de dévoiler le mystère (*C'est vérité qu'Omer et d'autres poètes / renommés très tôt ne vous diraient pas / Pourtant moi, qui suis de la pègre / Ne me fais pas prier / Et vous raconterai les choses comme elles sont* – VIII, 4717-4721). Le nom d'Homère fait souvent office d'argument d'autorité. Encore que, par moments, on constate un manque de respect au père de l'épopée. La conviction des Tziganes comme quoi toute entreprise de l'esprit se doit d'être soutenue par la satisfaction du corps est étayée par l'exemple d'Homère qui n'aurait pas pu composer son œuvre s'il avait vécu dans le désert ou s'il avait connu la soif ou la faim : *Omer sa merveilleuse Iliade / Ce n'est pas dans les bois ni sur la montagne qu'il l'a trouvée / Mais joyeux étant parfois, / Chantant dans les festins et les mariages / Et s'il lui arrivait de boire un verre / Les muses le comblaient de leurs dons* (X, 6133-6138). L'idée d'un lien entre le talent des grands poètes et leur plaisir de boire et de manger se retrouve déjà chez Horace (*Épître I, 19 : Homère, par d'aucuns fut accusé / de trop aimer la boisson ayant vanté le vin*) ou chez Juvénal (satire VII : *Il avait bu son souïl, Horace, en exclamant « Euhoe »*). En reprenant, peut-être, à son compte un stéréotype livresque, Budai-Deleanu rabaisse l'aura de génie d'Homère qui aurait eu besoin de s'enivrer pour se remplir de don poétique. L'omniscience même de l'auteur Homère est mise en doute au moment des commentaires qui accompagnent l'énumération des victimes de Tandaler : Idiotiseanul se demande comment le poète peut-il en connaître tous les noms vu qu'il n'a pas participé au combat. Kyr Onokephalos répond, comme d'habitude, que c'était écrit dans le document qu'avait consulté l'auteur, alors que le pope Mustrul ot Puntureni est d'avis que le *poète l'a appris tout comme Omer qui, lui non plus, n'a pas été présent à la guerre de Troie* (note V pour XII, 8034). Cette observation porte un coup au prestige du poète inspiré par les muses car elle le réduit au statut d'un simple auteur de fiction. Mais qu'il soit invoqué comme l'artiste par excellence ou qu'il soit considéré avec plus de retenue comme simple représentant de la catégorie des faiseurs de vers, Homère est souvent pris comme repère dans la *Tziganiade* et chacune de ces allusions repose sur une connaissance approfondie de son œuvre.

PARMI SES modèles, Budai-Deleanu n'oublie pas de mentionner l'autre maître de l'épopée antique, Virgile. Le père de l'*Énéide* et Homère sont cités ensemble et ce rapprochement va de soi puisqu'il s'agit des créateurs du genre. Pour prendre un seul exemple, lorsqu'il parle de la différence entre les deux types de poésie – populaire et cultivée – pratiqués par les Latins et les Hellènes, à la différence d'autres peuples moins versés dans le commerce de l'art, c'est tout naturellement que le commentateur donne comme exemples de poésie cultivée les épopées nationales antiques : *Les Latins et les Hellènes ont eu de ces chants paysans comme on en trouve partout encore mais ce genre de vers sont bons pour le bas peuple. Les Hellènes et les Latins, pourtant, ont eu d'autres genres de vers, ayant cours seulement parmi les gens de qualité, ces chants qui racontent les exploits des braves et des héros, ou les hymnes qui chantent des louanges aux dieux, comme on peut en voir chez Homère et Virgile* (note pour I, 678). Virgile est évoqué seul – sans être associé à Homère – à des moments où certaines scènes de la *Tziganiade* réclament une référence explicite. Lorsque Parpangel arrache une branche à un buisson, ce dernier se met à saigner car les branches cachent le corps de Romica. Les commentateurs réagissent aussitôt : Onokephalos s'étonne que le buisson puisse parler, Idiotiseanul est trop content de lui faire observer que *tout ce qui est écrit n'est pas vrai* cependant qu'Éruditien y décèle l'allusion livresque à un fameux passage de l'*Énéide* et cite le vers original : *Ceci fut emprunté par notre poète à Virgile qui dit **Quid miserum, Eneas laceras ... nam Polydorus ego*** (note pour IV, 2718). De même, lorsque le grand-père de Parpangel montre dans le pays des ombres à son héritier le sort futur des Tziganes, le commentateur observe que *notre poète a sans doute voulu imiter Virgile quand il dit qu'Énéas s'est rendu aux Champs Élysées* (note pour IX, 6012). Budai-Deleanu, qui transpose en registre comique un fragment épique repris à un prédécesseur illustre ne manque pas de signaler l'emprunt « noble » comme s'il voulait mettre en évidence l'écart entre son œuvre et celle qu'il a prise comme repère.

L'auteur roumain indique également les auteurs modernes qu'il a pris pour modèles ou dont les œuvres présentent des similitudes avec la sienne.¹ Dans l'épître-dédicace, il cite deux créateurs d'œuvres épiques de facture comique inspirées de *Batrachomyomachia* : Tassoni et l'abbé Casti. Les notes du poème mentionnent d'autres poètes modernes dont il se sent proche. Dans certains cas, il établit la filiation directe de certains passages de son épopée : pendant la querelle des commentateurs de bas de page, Musophilos reproche au père Disidimonescul, révolté par la présence du diable parmi les chrétiens, qu'il n'a pas lu *la création du célèbre Anglais Milton dont le poème s'intitule **Le Paradis perdu*** (note pour I, 88) ; un peu plus tard, Éruditien observe que *la forêt imaginaire fut empruntée par notre poète au Tasse, avec quelques différences quand même, quant à la cour, il l'a prise à l'Ariosto* (note pour II, 1164). Mais le plus souvent,

Budai-Deleanu se contente de la simple mention des auteurs modernes ayant écrit des œuvres similaires à la sienne. Agacé par le manque de sens poétique de certains commentateurs qui objectent que des titres, des dignités humaines ont été attribuées aux diables, Musophilos se demande sur le mode rhétorique *où en seraient les inventions poétiques d'Homère, de Virgile et, de nos jours, de Milton chez les Anglais et du Tasse chez les Italiens et de Clopstock chez les Allemands si ces peuples cultivés les avaient appréciés comme ces rouspéteurs-là apprécient notre poète ?* (note pour VI, 3504). Érudition fait observer que la nostalgie des preux d'autrefois capables de terrasser les tyrans transparait dans *les récits d'Ariosto* et que la nostalgie des *preux errants* est cultivée par *les Italiens et les Espagnols* (note pour VII, 3918). Dans l'épître à Mitru Perea, Budai-Deleanu se compose un auto-portrait dans lequel il s'attribue les traits de Cervantes qui avait cultivé les valeurs héroïques à une époque peu propice à de telles manifestations : Leonachi Dianeu raconte qu'il avait pris part à des guerres, qu'il avait été fait prisonnier et puis esclave, qu'il était resté invalide par suite d'une blessure et qu'il avait passé le reste de sa vie en exil. Il fait allusion à un autre auteur moderne qui avait composé une épopée comique : dans les notes au VIII^e chant, parmi les commentateurs qu'épouvante l'apparition d'une vierge dans un couvent, figure un certain Micromégas dont le nom est emprunté à un conte philosophique de Voltaire, l'auteur de la composition burlesque *La Vierge d'Orléans*. La *Tziganiada* mentionne des écrivains ultérieurs à l'Antiquité qui ont composé des poèmes épiques dans le registre sérieux ou comique. Milton, Ariosto, Le Tasse figurent deux fois, Tassoni, Casti et Klopstock – une seule fois, Voltaire est suggéré. Homère, à lui seul, compte 19 citations, une fois il est rappelé indirectement par une référence à ses personnages de *Illiade*. Pour Virgile, on dénombre sept mentions. L'argument quantitatif confirme le poids du modèle antique dans la conception de la *Tziganiade*.

C'est envers les créateurs des épopées hellènes et latines que Budai-Deleanu exprime le plus souvent sa dette de reconnaissance. Mais ils ne sont pas les seuls auteurs antiques dont la *Tziganiade* fait état. Dans les chants X et XI, qui présentent la tentative burlesque des Tziganes de déterminer la forme idéale de gouvernement, sont invoqués les plus illustres auteurs de traités de philosophie politique de l'Antiquité. Avant même de présenter les plaidoyers enflammés pour l'un ou l'autre des systèmes connus – discours qui finiront noyés dans le brouhaha général – l'auteur mentionne les noms de Platon et d'Aristote. Le contexte, pourtant, dans lequel apparaissent ces deux auteurs renommés pour avoir proposé un modèle de gouvernance de l'État est plutôt dépréciatif car, paraît-il, même ces fameux savants n'auraient pu émettre des jugements pertinents s'ils avaient dû subir la soif ou la faim : *Le divin Platon à son tour / Buvait, mangeait, s'entend, comme un prince ; / Le sage Aristote non plus / ne vivait sans vin,*

viande et poisson. / C'est pourquoi leurs livres si savants / ne cessent de nous émerveiller (X, 6139-6144). L'assemblée des Tziganes est une bonne occasion de s'affirmer pour quelques individus impertinents qui se donnent des airs de possesseurs de la vérité, égaux des philosophes antiques : *Le plus insolent et le plus vil / Se fait passer pour plus sage / que Socrate, Platon et Aristote* (X, 6241-6243). Baroreu, Slobozan et Janalâu ayant fini leurs discours en faveur de la monarchie, de la république et respectivement de la gouvernance mixte, les Tziganes choisissent un conseil des sages qui doit décider de la forme de gouvernement. La compétence des membres de cet organisme de décision est mesurée en fonction de leurs connaissances philosophiques : *À cet effet ils choisirent une commission / Parmi les meilleurs lettrés / Connaisseurs des questions politiques / Qui à l'époque n'étaient pas rares / Surtout qu'il y avait de ceux qui avaient lu Platon le grand* (XI, 7291-7296).

□

(À suivre)

Note

1. Plusieurs études se sont penchées sur les sources modernes de l'œuvre de Budai-Deleanu : G. Bogdan-Duică (*Despre Țiganiada lui Budai-Deleanu. Înmămuririle germane*, Bucarest, 1902), Const. Radu (*Influența italiană în Țiganiada lui Budai-Deleanu*, Focșani, 1925), Rosetta del Conte (« Limiti e caratteri dell'influenza italiana nella Țiganiada di Budai-Deleanu », in *Omagiu lui Iorgu Iordan*, Bucarest, 1958, p. 195-202).

Abstract

The Decay of Epic Poetry

The study analyzes the classical Greek and Latin sources of the mock-heroic and burlesque epic *Țiganiada* (The Gypsyiad, in two versions, 1800 and 1812) by Ion Budai-Deleanu (1760–1820), an outstanding representative of the Transylvanian Enlightenment who studied philosophy, law and theology in Vienna. Subtle or explicit, the numerous references to classical antiquity found in the actual text and in the notes to this modern epic clearly indicate the literary model embraced by this Enlightenment author, a model whose rules were adapted to a new and changed environment.

Keywords

Ion Budai-Deleanu, *Țiganiada* (The Gypsyiad), Homer, Virgil, mock-heroic epic